

PORTRAIT

Rencontre avec Éric Ter, compositeur inlassable



Producteur, auteur, et compositeur, Éric Ter a posé ses valises du côté de Savigny, après avoir vécu aux États-Unis et à Paris.

► PAGE 24

24 MERCREDI 4 JANVIER 2017 LA VOIX DU SANCERROIS

Magazine

Musique

Éric Ter, inlassable compositeur

Guitariste avant tout, Éric Ter pourrait être qualifié de bluesman, « Mais pas pur et dur », précise-t-il instantanément. Producteur, auteur, et compositeur inlassable, il traîne dans sa carlingue une dizaine d'albums, enregistrés entre Paris, Londres, et la Californie. Mais au fait, c'est qui Éric Ter ?

Éric Ter, ce n'est pas vraiment le p'tit nouveau qui débarque avec trois-quatre riffs en poche. La soixantaine clinquante, autodidacte, un brin ténébreux, voilà deux ans que l'homme a pris ses quartiers dans la campagne de Savigny. Une petite maison, au calme, entourée d'équidés. Seul, avec ses guitares, ses pédales, son clavier, son 24 pistes, et son inspiration.

« Je suis très content de la région, raconte-t-il. J'ai vendu mon studio à Paris, et je cherchais quelque chose de pas trop cher. Ici, c'est tranquille, et il y a une super ambiance entre voisins dans le village. » Tranquille, son parcours ne l'a pas vraiment été, même s'il aime à se définir comme « un peu trop casanier ».

« On a traversé le pays en voiture jusqu'à Los Angeles »

Après avoir sorti une première galette intitulée *Sirkel & Co* en 76 chez Charly Records, enregistrée outre-Manche avec notamment Mick Taylor en guest star (ancien guitariste des Rolling Stones), il enchaîne deux ans plus



Éric Ter, qui réside aujourd'hui dans les environs de Savigny, a déjà sorti une dizaine d'albums. (PHOTO : ROMAIN BEAL)

tard avec *Vertige* sur le label Tréma, connu pour avoir produit la quasi-totalité de l'œuvre musicale de Michel Sardou.

Puis en 1978, suite à des problèmes tant conjugaux qu'avec sa maison de disque, le casanier met les voiles, direction les États-Unis, pour rejoindre un ami batteur à New York.

« On n'est pas resté longtemps, on a traversé le pays en voiture jusqu'à l'ouest, à Los Angeles. Là-bas, je voulais absolument faire de la musique, mais à Los Angeles, c'est pas facile de se faire connaître, il y a trop de monde qui veut percer. »

Il enchaîne alors les petits boulots, chauffeur, ou même vendeur par téléphone. Parallèlement, il crée son propre studio d'enregistrement, baptisé « Zou Zou ».

« Ça marchait bien, il y avait pas mal de rappeurs qui venaient à l'époque, se souvient-il. Avec mon copain batteur, on avait aussi rejoint le groupe Les Variations, qui s'était reformé aux États-Unis. »

Retour à Paris en 1994

Finalement, il restera près de 15 ans dans la cité des anges. Après de nouveaux déboires conjugaux et le braquage de son studio, il rentre en 1994 à Panama... avec cinq albums de plus au compteur.

Par là suite, il sort en moyenne un album tous les deux ou trois ans, tantôt autoproduit, tantôt sous un label. Le dernier en date, en 2013, *Soundscape Road*, chez DixieFrog, un label principalement orienté blues. Deux ans plus tôt, il avait sorti *Nuturn*, sous le label Blue-

siac, aux frontières de la folk, du blues et du rock.

Aujourd'hui, à 65 ans, avec sa veste en jean et son look de rockeur, Éric Ter n'a toujours pas jeté les gants. L'époque veut que les disques ne se vendent plus ? Peu importe, il compose, encore et toujours. Un nouvel album est dans les tuyaux, pas encore sorti, qu'un autre se profile déjà.

Une voix légèrement rocailleuse et grave, posée, en anglais ou en français, avec des chansons qui laissent toujours une part importante à la guitare. Blues, jazz, ou rock ? Un peu de tout ça, avec un maître-mot : groove.

Les influences, c'est du classique (mais surtout pas Mozart. Insiste-t-il). Zappa, Hendricks, Prince, Billy Gibbons de ZZ Top, John Scofield pour le jazz.

« et Miles Davis, évidemment ».

Musicien de studio, il l'est un peu « de par nature. J'aurais eu une grande gueule dès le départ, j'aurais peut-être fait moins d'albums et plus de concerts », songe-t-il.

À la recherche du live

En attendant, il compose. Souvent tout, tout seul. Batterie, basse, guitare, clavier. Et monte sur scène, à l'occasion. « En ce moment, je suis en cheville avec deux super musiciens, Silvio Marie, bassiste (qui jouait d'ailleurs le 16 décembre à Bercy avec Michael Gregorio, N.D.L.R.), et Fabien Meissonnier à la batterie. On a peu de temps ensemble, mais quand on se voit, ça cuisine, on s'enregistre, on joue, ou on fait un concert. »

Du live, justement, il aimerait bien en faire un peu plus, seul en acoustique, ou en groupe. « Mais les gens sont souvent occupés. Je suis toujours content de rencontrer de bons musiciens, et j'aimerais un peu plus partager ma musique. J'aime bien m'impressionner, être content de ce que je fais, mais une fois que mon disque est sorti, je pédale un peu dans le vide. »

Car si Éric Ter avait un problème, de son propre aveu, ce serait d'avoir des difficultés à se vendre, à gérer le côté commercial de la chose.

« J'ai l'impression que je ne suis pas au bout du truc »

« J'ai toujours eu du mal à prospecter, à promouvoir mes disques, ou à chercher des concerts. Si quelque chose se passe pour moi, tant mieux, mais j'ai toujours privilégié le temps et la liberté, avant de courir après l'argent. Je n'ai pas d'emprunt sur le dos, et pas vraiment de famille à m'occuper. »

Alors, 2017, l'année du live ? « J'ai 65 balais, je ne peux plus partir faire le tour du monde avec ma guitare acoustique, mais j'ai l'impression générale que je ne suis pas arrivé au bout du truc. » Avis aux programmeurs...

ROMAIN BEAL
@romainbeal

Clips. Rendez-vous sur erictter.net